

travailleurs pour fournir aux besoins des multitudes réclamant des secours religieux. Elle n'avait pas négligé de les préparer à leurs divins travaux par une éducation convenable ainsi qu'en témoignent ces nombreux et admirables séminaires, mais les études furent souvent plus rapides et moins complètes qu'elle ne le désirait. Aujourd'hui des circonstances meilleures nous permettent d'allonger et d'élargir le cercle des études ; le Concile a pourvu à cela soigneusement."

(A suivre.)

LES PRIX DE VERTU.

L'Académie française a décerné, ces jours derniers, ses prix de vertu. Le rapport, présenté par M. Pailleron, est un chef-d'œuvre d'esprit, de fine observation et de sentiment. Le succès a été très grand, et parmi les nombreux assistants — l'élite de Paris — réunis à l'Académie, l'émotion était intense et bien des yeux étaient remplis de larmes en entendant le récit des actions de ces héros de la charité.

Ce rapport est à lire en entier ; nous ne pouvons malheureusement en citer qu'un court extrait et la conclusion :

"Mme Amandine Pecqueur à qui l'Académie donne un prix Montyon de 1500 francs ; voulez-vous connaître ses titres ? Une femme Dauby avait un abcès horrible à la jambe : Amandine la panse pendant hien des mois et la guérit. Un sieur Leyssens souffrait d'une plaie hideuse au pied ; on voulait l'amputer ; Amandine le sauve. La veuve Faucomprey, dévorée par un *lupus vorax* ne trouvait personne pour la soigner ; Amandine se présente. Un sieur Gambert était couvert de plaies ulcéreuses, mais d'une nature telle qu'on ne pouvait même plus entrer chez lui, Amandine s'y installe. La femme Gôme mourait de la variole ; voisins, parents, tout le monde se sauvait ; Amandine accourt. Et Hennebelle, le mendiant gâtéux qu'elle a recueilli et gardé pendant sept ans ! Et Albert Deuly, cet enfant dont la face était si affreusement rongée qu'on le cachait.....Mais je veux ménager votre sensibilité, je m'arrête."

Puis après avoir raconté d'autres traits d'une vertu aussi étonnante, M. Pailleron conclut ainsi :

"J'ai constaté que, presque toujours, c'est par le devoir que commençait la charité. On est une fille pieuse, une sœur dévouée, on donne à ses parents pauvres ou malades son temps, ses soins, le peu d'argent que l'on gagne ; puis, peu à peu le zèle s'allume, l'âme s'agrandit, et après sa famille, qui, si nombreuse qu'elle soit, a pourtant ses limites, on appelle à soi cette grande famille des déshérités, qui elle, n'en a pas. Après avoir donné, on se donne :